

O.DESSYME

Résistance

Cathy

16/04 - 22/06/1987

Jeudi 16 avril 1987

Lamentable... ! Ils m'avaient dit « Venez jeudi, vers 20 heures, au restaurant Méditerranée, Quai de la gare. Vous verrez... » J'ai vu. Effectivement. Ç'aurait été pour être clavier avec eux. Eux : des ringards comme rarement j'en avais vu... Le batteur, jeune boutonneux alcoolique, portait une chemise en nylon rose brillant ouverte sur une grosse chaîne en or... Le reste était à l'avenant, musique comprise... Le public ressemblait à des supporters de foot revenant du service militaire et gueulant plus fort que "l'orchestre"... Laisse tomber.

Mercredi 22 avril 1987

Rêvé d'une vague cousine. J'étais son amant. Elle était vieille et blonde. Elle vivait dans un appartement à l'odeur de vieux, rempli de têtes de morts et autres objets de culte sorcier. Elle était américaine et son mari se trouvait en Russie... Je me rends très bien compte que tout ça n'a aucun intérêt.

Il fait beau, très beau, en ce moment. J'ai bronzé aux jardins du Luxembourg où j'ai aperçu ou rencontré plusieurs habitués de Deligny qui viendrait, paraît-il, de réouvrir ses portes... J'irai, donc, bientôt... Je ne sais pas encore quand... Des rendez-vous pour la musique, dont un avec Maria pour un nouveau cours de chant, et pour je ne sais quoi de pas très net dans cette relation... A moins que je me fasse des idées... Une demi-heure avec elle pour confirmer un rendez-vous... Mais je présume que ça ne veut rien dire, que c'est juste le printemps qui me monte à la tête, comme chaque année...

Jeudi 23 avril 87

La banque a eu le toupet, sous prétexte que j'étais débiteur de 11 000 francs, au chômage et sans entrée d'argent depuis trois mois, de me demander de leur restituer ma carte bleue... Où va le monde ?!...

Hormis ces petites tracasseries financière, je vais plutôt très bien. Cette première journée à Deligny fût superbe (sauf que j'ai dû payer mon entrée - ma carte se fait attendre (appeler ma mère) - 40 francs. Quand même !...).

Vendredi 24 avril 87

Un café, à l'angle de la rue Lafayette et du Faubourg St Martin. Deux

Vendredi 24 avril 87

Un café, à l'angle de la rue Lafayette et du Faubourg St Martin. Deux charmantes jeunes filles, seules, à l'intérieur. C'est pour cette unique raison que je m'y suis arrêté. Alors pourquoi me suis-je installé en terrasse ?!...

Lundi 4 mai 1987

C'est ce vieux con, derrière moi, qui m'a poussé...

- C'est à quel sujet ?

- Poussez-vous !

- Je peux ranger mes affaires, oui ?!

C'était à la banque. Je comprenais d'autant moins son empressement qu'il y avait encore une cliente entre lui et moi...

- Dépechez-vous !

- Ecoutez... Je crois qu'on m'a volé mon portefeuille et...

- Je m'en fous !

J'aurai pu pleuré, je crois. La peur du ridicule, sans doute. On venait de me piquer mon portefeuille et ce type s'en foutait...

J'ai froid. Je me sens un peu fiévreux et profondément triste. Je le savais. Je n'aurais pas dû sortir. Un moment, j'ai même pensé appeler pour dire que je ne viendrais pas en cours. J'aurais mieux fait. Et maintenant j'aimerais pleurer. Beaucoup. Pour tout.

Mardi 5 mai 87

Tout le monde me trouve l'air malade. Je le suis, donc.

Je continue sur ma lancée d'hier, en raclant un peu moins peut-être... Hier soir, en m'endormant, je me disais qu'il me faudrait une rencontre... Aujourd'hui, je me le dis moins. Mais quand même, un peu... Une rencontre amoureuse sans trop tomber amoureux (toujours su ce que je voulais)... une sorte d'espoir, de désir, porteur d'un semblant d'existence qui m'échappe...

Vendredi 8 mai 1987

Nuit. J'ai entendu des pas dans l'escalier. J'ai cru que c'était elle qui remontait... Qu'aurais-je dit ? Que m'aurait-elle dit ? Qu'elle avait oublié quelque chose... ou rien, peut-être. J'aurais juste compris. Elle m'aurait embrassé. Non. Pas tout de suite. J'aurai refusé. L'avant n'a pas été assez clair pour ça... Alors ?... Elle aurait eu l'air un peu gêné et je lui aurais dit « Rentre » ou « C'est à quel sujet ? » Elle aurait rit peut-être... Comment l'aborder ? Comme un devoir, en pensant chaque geste ?... Je ne l'aurais fait que pour moi, l'expérience, l'écriture... Elle ne me plaît pas suffisamment pour en oublier mon rôle. Elle ne semblait pas jouer pourtant, une grande franchise dans ses mots, son beau regard, son sourire aux dents disjointes. Une grande part de son charme venant du fait que je semblais lui plaire...

C'était au *Soleil de la Butte*. « *Tiens, voilà Bécassine* », a lancé Irène. La bécassine en question portait une robe noire, des collants noirs sur des mollets un peu gros, et des chaussures de couleur pêche à assez hauts talons. Pas vraiment jolie, non. Franche, plutôt. Oui, c'est ça : franche. Plus tard, j'ai appris qu'elle était en deuxième année de philo à Nanterre. Il ne s'est rien passé (comme c'est surprenant !), pas même un frôlement, mais j'ai quand même envie de parler d'elle. En y réfléchissant, j'ai même envie de me retrouver dans un lit avec elle, à discuter longuement après un acte manqué... Aucune frime dans sa culture... Je crois qu'elle m'a plût, en fait... Je n'ai pas voulu. Sûrement parce que avant de parler, seuls dans un lit, il aurait fallu en passer par cet acte manqué, ce qui n'est jamais très agréable... Même en la prévenant avant - ce qui ne voudrait plus rien dire : autant ne rien faire directement que d'annoncer qu'on ne pourra rien faire...

Nous sommes allé chez moi. Entre temps, Marcelle nous avait rejoint. Mais nous n'étions pas encore assez pour que j'ose draguer vraiment. Il aurait fallu s'y mettre avant, dans la rue, du *Soleil* à chez Irène, de

Nous sommes allé chez moi. Entre temps, Marcelle nous avait rejoint. Mais nous n'étions pas encore assez pour que j'ose draguer vraiment. Il aurait fallu s'y mettre avant, dans la rue, du *Soleil* à chez Irène, de chez Irène à chez John, et de chez John à chez moi, m'arranger pour être avec elle, lui parler. De son côté, elle avait tout fait pour, dès le départ. C'est pour moi qu'elle nous avait suivi, et c'est pour moi qu'elle serait restée si je lui avais donné quelques gages plus engageants. Dès les premiers pas elle est venue se placer à mes côtés, mais Marcelle monopolisait la conversation, comme toujours... Elle ne disait rien, riait parfois de mes bêtises, sincèrement, ainsi qu'à celles de Desproges, plus tard, à la télé... Et puis je ne sais pas... Elle est resté derrière avec Marcelle et c'est Irène qui m'a rejoint... Un peu de regret sur le moment... et puis après un peu aussi... et puis encore un peu maintenant... Pourtant j'étais content d'avoir refusé de les suivre, de prolonger la soirée, de les accompagner au *Fitzcarraldo* ou ailleurs, encore, plus tard... Non, ça je ne le regrette pas. Ça n'aurait rien donné, trop de monde, je me serais fait chier, aurais dit des conneries, n'aurais rien fait de plus pour me rapprocher d'elle et serais rentré tard et frustré. Là, au moins, il n'est pas tard... Et puis qui sait ? Il reste encore demain (Marie-Claire est parti pour trois jours)... Peut-être repassera-t-elle au *Soleil*... Ou une autre mieux encore... Quoique je n'aimerais mieux pas, non. Elle, ce serait bien, juste bien, pas trop. il ne faut pas que ce soit trop... Et puis j'ai encore parlé de Marie-Claire. Beaucoup trop. Ça a dû jouer aussi... A vrai dire, je n'arrive pas à savoir si je dois me réjouir ou regretter mon attitude...

R.J. au téléphone, ce matin : « *Opération Deligny cet après midi !* », avant de raccrocher immédiatement...

Francesca, dans mes bras, allongés sur le solarium de la piscine... Agréable et frustrant : du désir, quoi...

Samedi 9 mai 1987

Si tu voyais le boudin qui vient de s'affaler à côté de moi (Luco, 12H30) !!!...

Il y a Andréa (j'ai dû chercher dans ce carnet pour retrouver son prénom) de l'autre côté de l'allée, qui me tourne le dos. Je ne pense pas qu'elle m'ait remarqué. C'est aussi bien comme ça... Quoiqu'une petite discussion donnerait un peu d'animation à cet après midi qui s'annonce aussi morne qu'ensoleillé...

Je m'approche d'elle, jouant au dragueur... « Qu'est-ce que vous lisez de si passionnant, Mademoiselle ? » Elle lève la tête, me regarde, tout sourire, me montre son livre en allemand et, oh stupeur, je m'aperçois que ce n'est pas elle. Curieux comme elle semblait ouverte malgré mon entrée en matière si cavalière... Mais elle ne plaisait pas. Elle ressemblait trop à Andréa qui ne me plaît pas non plus.

Dimanche 10 mai 87

Nuit (3H). Un peu saoul. Trois demi verres de vodka... Triste soirée... Je ne supportait plus d'être seul. Après le Luco je suis rentré. Et puis, après maintes hésitations, je suis reparti pour *Le Soleil de la Butte*... Il ne s'y trouvait personne de ma connaissance. Et Bécassine, que je ne peux pas vraiment considérer comme une connaissance, ne s'y trouvait pas non plus. Sur le moment, je ne savais pas si j'avais vraiment envie de la revoir. J'imaginai la tension, ma tension... Je regrette, je crois... Et puisqu'on est dans la croyance, il y a celle que Marie-Claire me manque. A moins que j'ai totalement perdu mon goût de la solitude. Ce qui serait grave et désespérément ridicule. J'ose espérer que Marie-Claire me manque réellement...

Ce soir, chez Irène, il y avait Marcelle et un autre type. Irène avait installée une petite table sur le trottoir, devant chez elle, et c'était agréable. Sauf que Bécassine (ce serait bien que je sache son vrai prénom... quelque chose d'un peu moins péjoratif...) n'y était pas. J'y suis resté jusqu'à minuit, sans rien faire, me contentant de goûter au fait que je n'étais plus seul (oui, je sais, moi aussi ça m'inquiète un peu). Ensuite nous sommes allé à une fête où John et son groupe donnait un

resté jusqu'à minuit, sans rien faire, me contentant de goûter au fait que je n'étais plus seul (oui, je sais, moi aussi ça m'inquiète un peu). Ensuite nous sommes allé à une fête où John et son groupe donnait un concert. Il y avait quelques filles assez quelconques : une partie trop tôt, une pour se marier, une jeune déjà défraîchie, et une dizaine d'autres insignifiantes...

Pour rentrer, j'ai remonté la rue St Denis. Un moment, je suis même revenu sur mes pas, sous prétexte de léger éthyilisme, pour revoir une pute en robe de mariée et bas blancs... Une autre m'a dit « *Tu viens, chéri ? Putain, merde, ma clope ! Vous pourriez faire attention, connard !* » mais elle ne s'adressait plus à moi qui étais déjà loin...

Lundi 11 mai 1987

Emprunté à Irène un volume des palpitantes Mémoires de Casanova...

Marie-Claire est rentrée hier soir... Un peu trop tôt à mon goût, mais nous avons fait l'amour très agréablement...

Je ne pense rien, observe et me tais. Je ne sais toujours pas de quoi mon avenir sera fait. Aussi bien sentimentalement que pour le reste. Je n'y pense pas... Constate parfois, avec une légère crainte, que certaine situation ne saurait durer encore longtemps... Irène a fait, l'autre jour, le lapsus d'appeler Marie-Claire ma soeur... Il y a de ça. De plus en plus. Elle-même en convient. Hier soir elle s'étonnait de trouver en moi parfois un frère, parfois un amant - ce rôle auquel je joue de moins en moins souvent sans ressentir de frustration majeur...

L'âge aidant, j'espère moins et regrette plus... Hein ? Mais si, c'est une bonne nouvelle...

Rêvé, ce matin, que j'avais perdu deux dents de devant. Une en haut, et une en bas : l'horreur !

Lundi 18 mai 1987

Fort divertissantes confidences d'un petit Frédéric, hier soir, chez Jeannot. Durant plus de deux heures, enfermés dans la chambre des parents, j'ai eu droit à chaque rebondissement de sa nouvelle aventure amoureuse. Il a l'art de conter, j'ai celui d'écouter. D'un mot, d'un regard, même, parfois, je lui faisais satisfaire chacune de mes curiosités, de mes indiscretions...

A défaut de n'être plus ce que j'étais, je vis par procuration les amours des autres. Et j'avoue que, hormis la trop brève durée des ces plaisirs tout intellectuels, j'y goûte avec autant de bonheur que s'ils m'appartenaient...

Mardi 19 mai 87

Casanova, toujours... Un Casanova dans lequel je me reconnais tant. Vénéralant cent fois plus l'amour que la chair et, finalement, beaucoup plus intellectuel que sensuel. Aimant la prime jeunesse jusqu'à l'adoration mais n'osant la toucher de peur qu'elle s'efface. Amoureux avant d'être libertin, gourmet avant d'être gourmand... Et du signe du Bélier, comme moi (ça ne veut rien dire mais si ça fait plaisir...).

Quatre heures à faire des comptes, hier soir, mes dettes dépassant de très loin le montant de mes Assedic. Enfin, c'est surtout Marie-Claire que ça tracasse...

Elle est persuadée que je ne l'aime pas en ce moment... C'est peut-être vrai... J'aimerais, je crois, avoir d'autres chats à fouetter...

Lundi 25 mai 87

Il fait un temps étrange, chaud et brumeux, de berlingots Nestlé et de gourde en plastoc, de brochette de grand-mères sur un banc de square, et

Lundi 25 mai 87

Il fait un temps étrange, chaud et brumeux, de berlingots Nestlé et de gourde en plastoc, de brochette de grand-mères sur un banc de square, et de poussière tiède...

Mardi 9 juin 1987

(C'est fou ce que j'ai envie d'écrire ces derniers temps !...)

Rencontré Babette, jeudi dernier, à une représentation d'un spectacle auquel participait Igor... Je me demande comment j'ai pu être attiré par ce veau ?! Elle était laide, vulgaire, outrageusement maquillée et, de surcroît, conne comme une bite. Rien d'attirant chez cette fille au charme de pétasse banlieusarde... Comme quoi l'objet de mes amours est bien secondaire et, qu'avant tout, c'est l'état de désir ambulante qui créé de toutes pièces son prétexte...

Dimanche 14 juin 87

Cela se passait dans l'appartement parisien de mes grands-parents... Un appartement quelque peu transformé depuis ces 15 ans qu'ils l'ont quitté... Une réception qu'un abruti avait organisé pour fêter son achat récent d'une concession à perpétuité... Il y avait une chanson à boire idiote, que j'entendais vaguement, et qui réclamait à l'organisateur de prêter sa femme pour en faire une "Leuheureuse" (ce détail, alors que je fabriquais ce rêve comme un metteur en scène aux pleins pouvoirs, me semblait indispensable)... J'étais près du buffet, seul, critiquant in petto l'oncle imbécile qui venait d'entonner cette scie. Dans une soucoupe, les cacahuètes avaient été un peu poussées pour pouvoir écraser les mégots. Je me suis réveillé en m'apercevant que la peau des rondelles de saucisson n'avait pas été retirée... Il est cinq heures, je n'ai plus sommeil...

Le jour se lève lentement... Deux matins de suite que j'assiste à son réveil. Quoique hier, à la même heure, je n'étais pas encore couché. J'étais en train de rentrer chez moi, à pied, sous une fine ondée, heureux, presque euphorique... Je sortais de chez Cathy...

C'est vendredi le début de tout ça, vendredi soir... Marie-Claire voulait m'inviter au restaurant chinois mais l'idée de ce tête-à-tête ne m'emballait guère... Et puis Yvon est arrivé à l'improviste, et Irène a téléphoné pour nous inviter à dîner... C'était une soirée, une nuit, toute en crescendo, en plaisir constamment ascendant... Irène avait préparé une délicieuse salade de pâtes mélangée à des morceaux d'une sorte de saucisson chinois que j'ai d'abord pris pour des lardons. Mais si je commence à m'attarder sur ce genre de détails... Donc Irène, Yvon, Marie-Claire et moi. La table sur le trottoir, le vin - pas trop, d'abord... Les gens qui passent et nous souhaitent bon appétit. Merci, à vous aussi, répondons-nous à ceux qui ne nous souhaitent rien... La bière après le vin... Le voisin du dessus qui nous traite de romanichels et profite d'arroser ses plantes pour nous asperger... Yvon qui lui annonce qu'on va monter lui dire un petit bonjour mais préfère, finalement, partir acheter à boire...

Quand il revient, ils sont deux. L'autre tient une bouteille de gin. Il est grand. Yvon a fait sa connaissance sur le chemin. Sympathique, à priori (à fortiori aussi, d'ailleurs, d'une certaine façon...). Il vide la moitié de sa bouteille dans nos verres et se présente : Tony, potier et alcoolique - ça, il ne l'annonce pas mais ce n'est pas nécessaire. Il fait de la boxe française, de l'escalade (discussion avec Yvon) et de la guitare (discussion avec moi). Un moment il nous annonce que ça copine l'attend à la maison et qu'il pourrait aller la chercher...

Première réaction : que fait une fille comme ça avec un type pareil ?! Il la tient par la main. Elle porte une jupe longue, ample, légère, froufroulante et rouge, un petit boléro noir en soie sur une chemise aussi blanche que légère et transparente, une écharpe rouge, et un ruban rouge maintient ses longs cheveux sur le côté droit de son bouleversant visage... Plus tard, je remarquerai une paire de sandales et des petits pieds aux ongles rouge comme le reste... Elle est charmante, loin d'être parfaite mais parfaitement craquante... Mais je ne pense à rien de tout ça sur le moment. D'abord je suis trop saoul. Ensuite elle n'est pas seule. Et, enfin, moi non plus... Toutefois, je constate assez vite qu'elle s'adresse plus facilement à moi qu'aux autres. Enfin je ne constate pas

sur le moment. D'abord je suis trop saoul. Ensuite elle n'est pas seule. Et, enfin, moi non plus... Toutefois, je constate assez vite qu'elle s'adresse plus facilement à moi qu'aux autres. Enfin je ne constate pas vraiment, disons que je m'en rends vaguement compte - j'ai vraiment beaucoup bu... A un moment, pourtant, j'y pense, envisage la chose, sans trop imaginer comment... Marie-Claire commence à donner des signes de fatigue... Yvon propose de partir à la mer. Peu avant, Tony nous avait invité à regarder une vidéo chez eux. Irène semble aussi fatiguée que Marie-claire... Maintenant, revoyant tout ça, je me rends compte de l'intérêt que m'a montré Cathy dès son arrivée, riant de toutes mes bêtises, alors que les autres beaucoup moins...

Marie-claire décide de rentrer se coucher. Irène de rester chez elle. Les quatre restants, d'aller regarder une vidéo chez Tony, chez Cathy... Elle paraît ravie, lui un peu moins. Yvon semble un peu absent, l'alcool sûrement...

Un petit deux-pièces à cent mètres de chez Irène.

- Un petit Calva ?

- Non merci.

- Mais si. Tu ne peux pas refuser. Ce sont des amis qui le font eux-mêmes...

J'en prends un verre. Yvon aussi mais il ne boit pas. Il ne dit plus rien, va aux toilettes tenter de vomir... Il titube ; on lui propose un lit : et de un. On parle encore un peu... Dès notre arrivée Cathy s'est ostensiblement assise à côté de moi sur le canapé (c'est toujours après que l'avant semble évident). Tony renverse trois verres de suite en répétant qu'il est bourré et n'a pas honte de le dire, avant de s'acharner sur son magnétoscope qui fait défiler *S P I 25* sur la partie gauche de l'écran... Enfin il y parvient. Le film commence. Cathy lui dit « Viens t'asseoir là, tu seras mieux » et elle se retrouve assise entre nous deux, lui tenant la main d'un côté, tandis que de l'autre côté de son corps se colle au mien. Je ne sais pas si c'est conscient (c'est toujours après que l'avant semble évident)... Tony rit un peu, parle un peu, puis ne fait plus ni l'un ni l'autre. Je sens le bras nu de Cathy contre le mien. Nous tournons les yeux vers Tony : les siens sont fermés. Il les rouvre une dernière fois pour s'installer mieux, se coucher à moitié sur l'accoudoir, nous tournant le dos : et de deux.

Il y a une chatte noire. Elle saute sur mes genoux, s'installe, s'étale sous mes caresses, jusque sur les genoux de Cathy, lui réclamant des caresses... Ma main caresse, sa main caresse, ses doigts frôlent mes doigts, mes doigts frôlent ses doigts, nos doigts se caressent, nos mains s'étreignent, se serrent, s'embrassent doucement. La chatte décide de nous laisser à nous... Nous ne nous regardons pas, pas encore. Je continue à faire des remarques pseudo comiques sur le film, elle continue à rire. Nous ne nous regardons pas, juste nos mains, nos doigts qui se découvrent, s'enlacent, se lient, puis s'avancent, s'aventurent, explorent... Le poignet fragile, le peau douce de son bras nu, l'épaule puis le cou, la gorge, un petit sein libre sous sa chemise légère, au creux de ma paume, quand Tony se réveille. Petite angoisse, remise en place discrète. Il nous regarde. Nous regardons le film. Il se rendort. Double langage sur le film sensé faire peur et la petite panique que l'on vient de ressentir... Elle nous compare à deux adolescents et je lui embrasse l'épaule, deux, trois fois, avant ses lèvres... Baiser fugace d'abord, craintif, où nos langues s'enlacent directement pour quelques secondes à peine. Les caresses encore, ses seins superbes, fermes, juvéniles, doux, volontaires, et nos lèvres aussi, nos langues encore... Le film est fini. Tony se réveille mais se rendort aussitôt. Cathy propose un autre film. Il est 4H30. Je parle de rentrer. Alors elle me parle, sous mes caresses, me raconte un peu sa vie ici depuis son arrivée de Toulouse... Ai-je dit ses grands yeux bleus, sa crinière paille, son sourire, le voile sur son grain de voix ?... Trois ans qu'elle est avec Tony qui part tous les deux jours pour Bruxelles ou Lille. Elle ne connaît personne. Je trouve ce type de moins en moins sympathique. Il se réveille une dernière fois alors qu'elle est en train de me parler de Toulouse. Il ne semble pas aimer qu'elle parle de Toulouse. Il semble jaloux de Toulouse, agressif envers Toulouse... Vague sentiment d'être Toulouse... Il est six heures passées quand je m'en vais, leur laissant Yvon cuver dans leur lit. Tony me tend une main molle, absente. Cathy me raccompagne jusqu'à la porte. Une bise sur la joue, une autre à la commissure des lèvres, et puis nos langues encore, à peine, une dernière fois...

Le jour se lève. Il onde un peu. Je suis heureux.

Le jour se lève. Il onde un peu. Je suis heureux.

Mardi 16 juin 1987

J'y pense, bien sûr. Comment faire autrement ? J'y pense en permanence depuis plus de trois jours. Je n'ai aucune nouvelle (elle seule à mon numéro). Dire que je n'en attends pas serait mentir, mais un si beau moment ne pourrait-il pas n'être que gâché par une quelconque suite ? Je pose la question. Je refuse d'y répondre. Je relis ces dernières pages et son odeur, un peu sucrée et chaude, douce et parfumée, fruitée, remonte lentement de l'encre séchée, aimée, tendrement déposée...

Mercredi 17 juin 1987

Nuit. Qu'y a-t-il de plus obsédant qu'une crise d'hémoroïdes ? Tous mes actes, toutes mes pensées, en sont contaminés. Je dois faire des efforts surhumain pour me concentrer sur autre chose que mon cul. Me lever devient une horreur, m'asseoir plus encore, et me coucher n'en parlons pas... Il n'y a qu'à plat ventre que la douleur, quoique plus lancinante, se fait moins aigüe. Marie-Claire m'a conseillé le bain de siège tant vanté par l'insupportable Rika Zaráï... De réaliser que cette vieille poufiasse avait raison et qu'il n'y avait pas de plus grand bonheur que de tremper ses fesses dans l'eau froide m'a rendu très en colère. Ça me met toujours en colère quand des gens sensés être cons se mettent à dire des choses sensées tout court... Je veux bien évoluer, mais si les autres s'y mettent aussi c'est le bordel. Dommage qu'il faille en sortir, je veux dire de la cuvette d'eau froide... Et quelle souffrance quand il me faut péter !...

Petit à petit, de mois en mois, je m'introduis des lames de rasoir dans l'anus... Désolé. Je reprends. Petit à petit, de mois en mois, je m'introduis dans l'école de piano. J'y suis, désormais, une sorte d'adjoint, de premier secrétaire. Je prends en mains l'organisation en échange de quoi je ne paie plus mes cours (tout ça me semble si peu intéressant par rapport à mon cul !...). Deux soirées de suite que je tente de rédiger une sorte de charte pour l'école, ainsi qu'une feuille d'engagement pour les élèves... Cela me rappelle que j'ai mal aux fesses. D'un autre côté, mes douleurs ont presque totalement effacée Cathy de mes pensées. Je n'ai pas de nouvelles. J'aimerais en avoir, mais bon.

Quelle misère d'avoir un cul-cratère !

Quel malheur d'avoir l'anus en fleur !

Quel ennui d'avoir les veines qui fuient !

Quelle angoisse d'avoir ce sang qui poisse !

Jeudi 18 juin 87

"Amor mio", superbe film vidéo de Claude Nori, à l'expo qui lui est consacré dans l'espace photos des Halles...

Lundi 22 juin 87

Pas mal de frustrations ces derniers jours... L'expo de Nori avec cette fille qui m'a sourit et que je n'ai pas osé attendre trop longtemps... Et puis les Halles, le Forum, intenable... Le manque d'habitude, sans doute... Une en jean moulant et t-shirt collant à ses seins nouveaux nés, perchée sur une paire de rollers... Et puis le soir, la nuit, deux ou trois niveaux en dessous, la même, ou presque, qui plonge son regard dans le miens pour un fragment de brûlure intense...

Marie-Claire s'étiole et les jeunes filles m'affolent... Envie d'un appareil photo, d'un exutoire à mon voyeurisme... J'aurais aussi envie d'un vélo, mais moins. Envie d'aimer, de photographeur, de sourires, de regards, envie d'être vu par celles que je vois, envie de toi sur tes rollers, de toi qui, maintenant, ne m'appelleras plus et de toi qui, parfois, daigne briser ton innocence sur ma fièvre malsaine... Olé !

